



# Géopolitique de l'informe

## Hommes exilés victimes de violences liées au genre et traumatismes complexes

Laure WOLMARK, Muriel BAMBERGER

*d'Contre cette force d'inertie et pour éviter le risque de psychiatisation, on partira d'une position éthique qui introduit l'articulation entre l'espace thérapeutique et l'espace sociopolitique, en assumant ce que cette articulation peut avoir d'impossible.*

*Viñar et Viñar, 1989, p. 159*

**E**xercer comme psychothérapeutes au centre de santé du Comede (Comité pour la santé des exilé-es) auprès de femmes et d'hommes exilés ayant été victimes de violences dans un cadre politique suppose de s'approcher et de se familiariser avec la nécessaire articulation entre l'espace thérapeutique et l'espace sociopolitique. Cette crête s'est révélée particulièrement ardue lorsque nous avons décidé de travailler sur les effets psychiques des violences de genre commises par des hommes sur d'autres hommes. Singulièrement ardue car nous les pensons à partir de nos propres représentations des genres, mais plus encore peut-être car nous manquons d'appuis théoriques et cliniques qui nous permettent d'étayer notre pensée.

Si l'un des effets patents des violences sexuelles subies par nos patients, tel que nous l'observons au Comede, s'inscrit du côté des traumatismes complexes, nous avons choisi ici de ne pas circonscrire notre réflexion à la question du trauma mais plutôt de mettre en lumière les violences sexuelles subies comme des violences liées au genre afin d'élaborer une pensée clinique qui nous permette de « mieux entendre ce que les normes d'existence imposent dans l'ordre du genre comme emprise sur le corps » (Wolmark, 2017, p. 31).

Mais comment travailler avec le genre en psychothérapie pour penser ces violences ? Comme on peut le lire dans l'introduction de l'ouvrage collectif *Viols en temps de guerre*, « se poser des questions du politique au niveau individuel, c'est opérer un changement d'échelle : que se passe-t-il dans le face-à-face agresseur-victime ? » (Branche et al., 2009, p. 11). Que se passe-t-il dans cette confrontation ? Quelles traces psychiques en restera-t-il ? Quels en seront les effets sur le plan psychique après les violences, et ce jusque dans l'exil ?

Autant d'interrogations qui traversent notre propos, et auxquelles nous tenterons d'apporter des réponses en se fondant sur la psychanalyse et les sciences sociales.

**Laure Wolmark** est psychologue clinicienne, Comede (Comité pour la santé des exilé-es).

**Muriel Bamberger** est psychologue clinicienne, Comede (Comité pour la santé des exilé-es).

## Définitions et épidémiologie des violences de genre chez les hommes, à partir de l'expérience du Comede

« L'expression "violence de genre" désigne l'ensemble des violences, qu'elles soient verbales, physiques ou psychologiques, interpersonnelles ou institutionnelles, commises par les hommes en tant qu'hommes contre les femmes, exercées tant dans les sphères publique que privée. Dans cette définition, communément partagée par la plupart des travaux féministes, c'est la donnée structurelle, liée aux rapports de domination qui est mise en avant. (...) Bien que majoritaire, la violence commise sur les femmes n'épuise pourtant pas la catégorie violence et genre. Les violences commises sur des hommes et qui visent leur masculinité "défaillante" ou leur statut "d'inférieur" dans la classe des hommes entrent également dans ce champ d'analyse » (Simonetti, 2021, p. 830).

Au Comede, « les violences de genre obéissent à des schémas très différents selon le sexe de la victime »<sup>1</sup>. Les agresseurs sont pour 46 % d'entre eux des membres de l'armée, des représentants de l'État ou de milices para-étatiques, contre 19 % dans le cas où les victimes sont des femmes. À l'inverse, 50 % des femmes ont été victimes de violences liées au genre dans un cadre familial ou para-familial (belle-famille) contre 25 % des hommes<sup>2</sup>. Lorsque les violences ont lieu dans le cadre familial, pour les hommes, elles ont le plus souvent pour motif un « refus d'union » ou l'homosexualité<sup>3</sup>.

Dans cet article, nous allons nous intéresser aux hommes exilés victimes de violences liées au genre reçus au Comede, pour qui le face-à-face avec l'agresseur a eu lieu dans le cadre d'une détention faisant suite à une arrestation pour motifs politiques, ce qui rejoint le cas le plus fréquent – les 46 % des hommes victimes de violences commises par des membres de l'armée ou de milices para-étatiques. Dans ce cadre, un homme emprisonné est le plus souvent victime de tortures, parmi lesquelles interviennent des violences liées au genre, notamment des dénudations forcées, des coups sur le sexe, des viols oraux et anaux, des rapports sexuels contraints avec l'agresseur ou d'autres détenus.

Dans un précédent article collectif publié dans le *Bulletin épidémiologique hebdomadaire* (Petruzzi et al., 2019), des professionnelles du Comede ébauchaient une première analyse des conséquences psychotraumatiques des violences de genre chez les hommes exilés, en se fondant sur des données épidémiologiques. Dans cette observation, les violences liées au genre apparaissaient beaucoup plus fréquentes chez les femmes que chez les hommes : 30 % des patientes suivies en médecine générale entre 2012 et 2017 déclaraient des antécédents de violences liées au genre contre seulement 4 % des patients. Ce constat est cohérent avec l'ensemble des études en population générale qui indiquent clairement que l'immense majorité des victimes de violences liées au genre sont des femmes (Hamel et al., 2016, p. 2), alors que l'immense majorité des agresseurs sont des hommes.

À partir des consultations de médecine et de psychothérapie au Comede, un certain nombre d'éléments épidémiologiques pertinents peuvent être mis en lumière concernant les violences liées au genre subies par les hommes exilés, même si ceux-ci constituent une minorité des victimes. La catégorie la plus touchée est jeune, puisqu'il s'agit des 18-25 ans, et ils sont le plus souvent originaires d'Afrique centrale (République démocratique du Congo) et de l'Ouest (Guinée et Sénégal) (Petruzzi et al., 2019, pp. 320-330).

L'article collectif de l'équipe du Comede soulignait aussi l'impact spécifique de ces violences sur la santé psychique des hommes. En effet, les troubles psychiques concernent plus de 84,5 % d'entre eux – contre 59 % pour les femmes. Ils souffrent encore plus fréquemment que les femmes de troubles de la mémoire et de la concentration (61 % contre 51 %), et témoignent pour un

1 Mathilde Petit, *Épidémiologie des violences subies par les patients franciliens du centre de santé du Comede. Liens entre violences et état de stress post-traumatique*. Thèse professionnelle, spécialisation : épidémiologie et santé publique (non publiée). Cnam/ EHESP 2020. p. 30.

2 *Op. cit.*, p.31.

3 *Op. cit.*, p.33.

grand nombre d'entre eux d'idées suicidaires (39 %). En termes psychopathologiques, l'équipe du Comede avait souligné la prévalence des traumatismes complexes, plus élevée chez les hommes (10 %) que chez les femmes (5 %), parmi les victimes de violences liées au genre (Petruzzi et al., 2019). De fait, la catégorie « trauma complexe » nous intéresse tout particulièrement pour avancer dans la compréhension des effets psychiques et psychopathologiques des violences de genre chez nos patients. « Alors que le traumatisme simple évoque un événement ponctuel, le trauma complexe est toujours relationnel, prolongé et répété » (Roberge, 2011, p. 355). Parmi les situations qui exposent à développer un trauma complexe, on compte celle où « la victime est en état de captivité, elle ne peut pas fuir et se trouve sous le contrôle et la domination d'un agresseur » (Roberge, 2011, p. 355), ce qui correspond à de nombreuses situations de violences liées au genre dans le cadre d'une détention politique, intégrées dans des méthodes de torture.

Comment expliquer l'impact particulièrement sévère des violences liées au genre chez les hommes exilés reçus au Comede ? L'article précédent avait dessiné un certain nombre de pistes pour y répondre. La première concernait une honte plus grande des hommes face à ces violences, en lien avec une crainte de « dévirilisation » ou de « féminisation » (Petruzzi et al., 2019, p. 331). La seconde tient à un relatif retard aux soins, lui-même lié à une plus grande difficulté à nommer ces violences et, du côté des soignantes, à les entendre : « On peut donc formuler l'hypothèse selon laquelle les hommes victimes de violence de genre n'en font le témoignage en consultation qu'au moment où ils ne peuvent plus tolérer les symptômes liés au psychotraumatisme, donc quand ces symptômes deviennent trop intenses, trop nombreux, ou qu'ils se chronicisent » (Petruzzi et al., 2019, p. 332).

Cette réflexion, qui se fondait sur une analyse des données épidémiologiques, nous souhaitons aujourd'hui la poursuivre et la nourrir à partir de deux axes issus de la clinique : l'assignation à un genre par le viol et l'accueil de l'« informe » dans le transfert avec les hommes victimes de violences de genre.

### Assignation au genre « femme » et performativité du viol

Ce premier axe relève de l'apport des études de genre, mais n'est pas sans difficulté. En effet, l'immense majorité des victimes de violences liées au genre sont des femmes, et l'étude des violences subies par les hommes peut sembler marginale, voire contre-productive dans une perspective féministe, puisqu'elle pourrait venir faire écran à la massivité des violences envers les femmes. Cependant, il reste intéressant de souligner que les hommes victimes de viol ne font pas partie des « cibles » prioritaires de la plupart des programmes en faveur des victimes de violences liées au genre, parce qu'ils sont moins nombreux, mais peut-être aussi, selon l'analyse de Marc Le Pape, parce que s'attaquer à ce phénomène implique de remettre en cause des « formes dominantes de la masculinité », voire des « préjugés homophobes » (Le Pape, 2012, p. 207).

Selon certaines auteures et auteurs, les viols des hommes en détention ont fait l'objet de plus nombreuses études et analyses que les viols des hommes en temps de guerre (Le Pape, 2012, p. 201). Par ailleurs, les violences liées au genre sont bien décrites dans le *Manuel pour enquêter efficacement sur la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants*, dit « protocole d'Istanbul » (Haut-Commissariat des Nations unies aux droits de l'homme, 2005, p. 35 et 46). Il demeure néanmoins que les travaux dans le champ de la psychologie et de la psychanalyse ne thématisent pas cette violence en tant que telle, mais l'intègrent et la décrivent parmi les différentes méthodes de torture. Il ne s'agit pas de nier que les violences liées au genre font partie des méthodes de torture utilisées, comme l'indique le

protocole d'Istanbul, ou comme on peut aussi le lire dans des ouvrages fondateurs en psychologie et psychanalyse sur la question de la torture, comme *Exil et Torture* (Viñar et Viñar, 1989) et *Bourreaux et victimes* (Sironi, 1999). Interroger la spécificité des violences liées au genre, parmi les différentes méthodes de torture, en termes d'incidence subjective et de conséquences psychopathologiques nous paraît cohérent avec leur place particulière dans notre expérience clinique. Pour cela, l'appui théorique sur les études intégrant la dimension du genre est indispensable.

Nous faisons ici le pari et l'hypothèse qu'une meilleure compréhension des traumas, particulièrement des traumas complexes liés au viol chez les hommes exilés, devrait permettre de participer à l'appréhension des rapports de pouvoir liés à la domination masculine. À la suite de Nayanika Mookherjee, nous pouvons affirmer que « la féminisation et la catégorisation raciale (...) soulignent la performativité de genre du viol pendant les violences collectives, qui garantit l'appartenance au genre féminin des corps féminins et masculins et les transforme en signes ou territoires sur lesquels s'inscrivent les programmes politiques » (Mookerjee, 2011, p. 80).

Ainsi, le viol masculin donne-t-il à entendre que « la représentation genrée du pouvoir et de la domination s'affirme aussi envers les hommes et implique diverses définitions de la masculinité » (Mookerjee, 2011, p. 80). Il permet de penser une autre facette de la domination hétéro-patriarcale, qui passe par le corps de l'autre homme, de l'ennemi, non pas en le tuant mais en le rendant subalterne, faible et sans défense – relevant donc de la représentation du « féminin » dans cette performativité du genre.

L'analyse historique produite par Mookerjee croise l'étude des rapports de domination de race et de genre en temps de guerre, en étudiant le silence autour du viol, des dénudations et des humiliations sexuelles des hommes lors de la guerre d'indépendance du Bangladesh. Ce tabou s'oppose au « secret public » (Mookerjee, 2011, p. 80) que constitue le viol des femmes pendant ce conflit. Le viol des femmes est entré dans l'ordre des discours et la construction de l'identité collective, car il est considéré comme « normal » dans les conflits armés (Mookerjee, 2011, p. 78), puisqu'il témoigne de la virilité de l'agresseur – rappelons que dans ce conflit 200 000 à 400 000 femmes ont été violées. Le viol des hommes est à l'inverse considéré comme « totalement anormal » (Mookerjee, 2011, p. 78) et ne devrait pas être nommé.

Ainsi pouvons-nous réaffirmer, à la suite de Mookherjee ou Le Pape, que les hommes victimes de violences de genre font face à une difficulté à en témoigner à cause de stéréotypes concernant l'identité de genre masculine. Ce stéréotype d'une masculinité hétérosexuelle dominante les renvoie, en tant qu'hommes ayant été victimes de violences de genre, soit à une identité de genre féminine soit à une identification aux hommes homosexuels, deux identifications inacceptables à la fois pour le social et pour un certain nombre d'hommes victimes eux-mêmes. Il existerait une forme d'incompatibilité, presque une impossibilité, à énoncer « j'ai été violé » quand on est reconnu et qu'on se reconnaît comme homme. Dans nos expériences de thérapeutes au Comede s'entend en effet cette honte d'avoir été violé en tant qu'homme, renvoyant à cette possibilité d'avoir été féminisé ou transformé dans son orientation sexuelle.

Nous pouvons citer, parmi de nombreux autres, l'exemple de cet homme envahi par des pensées obsédantes autour de la sexualité parce qu'il a été « obligé de faire des choses ». Il pourra nommer avec insistance au cours de la thérapie s'être senti « utilisé comme une femme », car forcé à des rapports sexuels avec « des hommes, comme [lui] ». Pourquoi, mais pourquoi, se demande-t-il, ne s'est-il pas opposé à l'injonction brutale qui lui fut faite par plusieurs hommes armés de leur faire des fellations et de les masturber ?

Ce fragment clinique nous fait entendre le poids du stéréotype de genre, puisqu'un « vrai homme, par sa résistance, rendrait le viol impossible » (Le Pape, 2012, p. 205). Ainsi, depuis les viols subis, cet homme se débat avec un questionnement âpre et douloureux autour de son identité, énonçant presque dans un aveu « ne plus se reconnaître ». Mais c'est aussi tout le registre de ses relations avec les autres qui est transformé depuis ces violences. Se sentant captif de ses « mauvaises pensées » – en fait des reviviscences du viol –, il souffre d'un profond sentiment de solitude et s'isole peu à peu, mettant les autres à distance, par crainte que ces derniers ne perçoivent les « mauvaises pensées » qui le hantent. Pour parer au vécu psychique de « transparence de la pensée » (Viñar et Viñar, 1989, p. 165), il s'isole des autres pour tenter de circonscrire un espace d'« opacité intime » (Viñar et Viñar, 1989, p. 165).

La psychothérapie visera ici, par la mise en mots, à rétablir le lien à soi et aux autres, en autorisant la coexistence psychique de ces deux énoncés : « être un homme » et « être violé ». Nous reviendrons sur cette manière d'aborder le psychique en autorisant la coexistence de représentations (prétendument) opposées – qui vise à rendre plus fluides, moins binaires, ces représentations.

Ainsi parvenons-nous à notre deuxième axe d'analyse : que se passe-t-il dans le face-à-face entre agresseur et victime, dans le cas de victimes de viols masculins, qui conduise à cette particulière gravité des conséquences sur le plan psychotraumatique ? Qu'est-ce que la rencontre clinique dans un lieu de soins spécialisé dans la prise en charge des patientes exilées permet d'entendre de ces conséquences, en lien avec l'hypothèse que nous venons d'évoquer d'un exercice de la violence liée au genre, inscrite dans des pratiques de torture, comme croisement des dominations dans les conflits politiques ? La notion d'informe en psychanalyse sera ici d'une particulière utilité pour rendre compte des expériences traumatiques complexes ou extrêmes de nos patients.

### De l'informe dans le genre

Incarcéral comme prisonnier politique dans son pays d'origine et désormais demandeur d'asile en France, il s'engage avec prudence dans le suivi psychothérapeutique. Pudiquement, il nomme que parler sous le regard de la psychologue l'effracte et entrave sa parole. Pour rendre possible la mise en mots de ce qui l'assaille, la psychologue l'invite, comme il lui arrive de le faire pour certaines patientes, à tourner son siège de la manière qui lui semble la plus supportable pour lui. En effet, il semble avoir besoin que le regard demeure présent, mais « de biais ». Il décrit avoir besoin d'une présence soutenante, contenant, « parlante », mais qui préserve sa pudeur, pour ne pas se retrouver trop happé par des mouvements hallucinatoires dévastateurs, des reviviscences « trop réelles » des violences qui émergeraient dans le silence.

Ce face-à-face le renverrait-il trop au corps à corps avec l'agresseur ? Ou, plus encore, au regard d'autres bourreaux, d'autres détenus qui auraient assisté aux dénudations forcées et aux viols qu'il a subis ? Le rythme très lent de sa prosodie et le choix très précis de ses mots ajoutent de la densité et de l'intensité au contenu de son propos. Dans son écoute, la psychologue emprunte son rythme sans le devancer par des questions trop précises, en évitant en même temps de rester trop silencieuse pour border l'effroi, la terreur des souvenirs hallucinés. Parmi les reviviscences, il témoigne de sensations corporelles de dégoût, d'envies de vomir, d'impressions de toucher du gluant qui vient s'insinuer dans tous les pores de sa peau. Chemin faisant, plus encore que les images de viols qui l'envahissent, il est douloureusement saisi par une sensation d'être transformé en une bête informe qui ne cesse de lui dérober son sommeil et de provoquer son réveil en sursaut dans un état d'extrême angoisse.

Comment se risquer à s'approcher psychiquement de cette infâme informe qui sature ses sens sans risquer de lui faire « perdre contenance » ? Dans « l'entrelacs du voyant et du visible » (Le Poulichet, 2003, p. 20) pour reprendre les termes de Sylvie Le Poulichet concernant ce qu'elle nomme « l'expérience du visage » (Le Poulichet, 2003, p. 20), quelque chose de l'informe viendra se circonscrire dans cet écart instauré par l'aménagement du cadre psychothérapeutique mais aussi par l'adoption d'un rythme de la voix qui « donne visage à la parole » (Le Poulichet, 2003, p. 21).

« L'informe en psychanalyse », écrit Sylvie Le Poulichet (2003, p. 9), « désigne à la fois des processus inconscients sous-jacents à des vacillements identificatoires et les formations symptomatiques qui en résultent, depuis la perte temporaire de la perception du visage et des contours du corps jusqu'à des sensations d'auto-absorption ou de cadavérisation corporelle partielle ». Si cette autrice lie ces processus à des traumatismes infantiles et à des expériences de rencontre « physique » avec la mort, le concept d'informe nous semble aussi très pertinent pour qualifier les processus à l'œuvre dans des traumatismes complexes consécutifs à des violences extrêmes, notamment des violences de genre subies à l'âge adulte. Repérer cet informe à l'œuvre dans le cadre des psychothérapies au Comede permet d'ajuster le type d'intervention du thérapeute, en se rappelant que la situation analytique peut être considérée comme « une mise en figure par le pouvoir de nommer » (Fedida, 1995, p. 292).

Le rythme de la parole en psychothérapie, lent, décalé de l'urgence ou du « devoir parler du passé » (Le Poulichet, 2003, p. 103), a offert à ce patient la possibilité d'évoquer peu à peu mais précisément les sévices subis, dans un cadre adapté à la singularité de son histoire, par un « regard de biais », non intrusif. L'aménagement de l'espace thérapeutique peut ainsi permettre cette première mise en forme de l'informe, par la possibilité d'énoncer ce qui pouvait sembler relever de l'impossible : « je suis un homme » et « j'ai été violé ». Il s'agit alors, non pas de mettre un terme au « trouble dans le genre » que peut provoquer le rapprochement de ces deux énoncés pour nos patients, mais au contraire de les autoriser à penser ce « vacillement identificatoire » sous une nouvelle forme de genre, plus fluide et moins binaire. L'informe dont il est question ici pourrait aussi être pensé comme un « informe dans le genre », telle une perte provoquée des contours de genre imposée par l'effraction traumatique du viol. Pouvoir nommer que l'intention de l'agresseur est bel et bien d'opérer une équivalence entre faible, « violable » et « féminin » ou « homosexuel », c'est mettre au jour non seulement le système de la torture mais aussi la manière dont celui-ci instrumentalise les représentations des minorités de genre et sexuelles. Un dégageant psychique est alors susceptible de s'opérer pour le patient qui peut alors remettre en question la forme de masculinité oppressive portée, promue, agie par les violeurs. L'informe pourra ensuite se transformer en colère, en réflexion, en accusation, en revendication politique.

Dans la suite du travail thérapeutique, il est essentiel de distinguer ce qui relève de la sexualité de ce qui relève de la violence – soit de pouvoir nommer que le viol est une forme de torture, et non de sexualité. Ainsi, face aux instances de l'asile deviendra-t-il possible de dire, de décrire, de lier ces violences liées au genre subies en détention aux persécutions politiques sans être anéanti par la honte ou englué dans l'informe du corps à corps avec le tortionnaire. Lorsque la demande d'asile aboutit à l'obtention du statut de réfugié à la suite de ce récit devant des instances décisionnaires – ce qui est loin d'être toujours le cas, mais le fut pour ce patient –, la reconnaissance de la validité de la parole et de la véracité des violences aide à venir border l'informe.

### De la géopolitique du genre dans nos bureaux

Notre position de praticiennes auprès des hommes exilés qui ont subi des violences dans le cadre de tortures relève d'une « psychanalyse mineure », au sens où

la définit Thamy Ayouch (2018, p. 117), par analogie avec le concept de « littérature mineure » chez Deleuze et Guattari. Mineure au sens de minoritaire, tant cette expérience d'écoute clinique d'hommes violés à l'âge adulte a jusqu'ici été peu étudiée. En effet, quand nous avons imaginé écrire un article sur la question des violences liées au genre subies par les hommes, nous avons dû faire le constat que la littérature psychanalytique nous invitait plutôt à l'aborder du côté du trauma infantile et de ses destins.

On peut se demander si les formes de tabou, de honte et de dévalorisation touchant les hommes victimes de viol n'ont pas empêché de penser l'effet de ces violences, même dans le champ de la clinique de l'exil, où elles sont pourtant très fréquentes – bien que beaucoup moins que chez les femmes. Il apparaît alors que sortir ces violences et leurs effets psychiques de l'invisibilisation nécessite d'en passer par une « déterritorialisation de la langue majeure psychanalytique » (Ayouch, 2018, p. 117), c'est-à-dire de les parler et de les penser dans cette langue tout en la subvertissant par des concepts étrangers à ce champ, en l'occurrence les études de genre.

Une psychanalyse mineure, selon Thamy Ayouch, « visera à inscrire toute question subjective dans l'espace sociétal, historique et politique du sujet » (Ayouch, 2018, p. 117). Parmi les hommes que nous écoutons au centre de santé, beaucoup ont fait l'objet de violences sexuelles qui ont partie liée avec des actes intentionnels de cruauté et de destruction de l'autre, relevant de la torture, dans le cadre d'une détention politique. Ainsi, l'histoire politique de nos patients a-t-elle inscrit en eux que l'être humain « peut devenir une pure denrée de destruction hors de toute loi » (Zaltzman, 1999, p. 10).

Notre écoute se place donc dans un nécessaire tissage entre espace psychothérapeutique et espace sociopolitique. Ce dernier est d'emblée présent dans notre cadre psychothérapeutique. Il investit l'espace thérapeutique à travers les récits de ce que nos patients ont vécu en prison dans leur pays d'origine et des violences sur la route vers l'Europe, mais on l'entend aussi dans l'ici et maintenant, celui des précarités sociale et juridique auxquelles le quotidien de nos patients est arrimé. En outre, l'horizon des auditions et des convocations à l'Ofpra (Office français de protection des réfugiés et apatrides) et à la CNDA (Cour nationale du droit d'asile) n'est jamais loin, et l'enjeu du récit des violences très important. Les effets dévastateurs de ces violences tiennent à l'opprobre qui les accompagne dans la société d'origine et dans la société d'accueil, à l'intention déshumanisante du bourreau, mais aussi à leur place dans l'économie du récit de soi contraint auprès des instances de l'asile. Dire les violences liées au genre à l'Ofpra malgré la honte et se voir parfois rétorquer un manque de crédibilité, fondant le refus d'une demande d'asile : d'emblée, et parfois pour le pire, « chaque affaire individuelle est immédiatement branchée sur le politique » (Ayouch, 2018, p. 117).

Troisième caractéristique de la psychanalyse mineure, « elle s'attachera à considérer la manière dont un dire ou un acte individuel, subjectif, peut correspondre à une action commune, sitôt qu'il est propre à un sujet minoritaire » (Ayouch, 2018, p. 117). Ce troisième caractère reste à explorer dans la clinique que nous avons décrite. Si l'espace de la thérapie permet à de nombreuses femmes victimes de violences de genre de relier leur expérience à celles de toutes les femmes qui subissent l'ordre hétéro-patriarcal, et à leur thérapeute de penser cette communauté, il reste très difficile d'appliquer notre écoute à des « agencements collectifs d'énonciation » (Ayouch, 2018, p. 117) du côté des hommes victimes de ces mêmes violences. Par la mise en mots et en pensées dans l'espace psychothérapeutique de l'informe dans le genre, nous invitons nos patients à faire coexister psychiquement les deux énoncés « être un homme » et « être violé », ce qui correspond au tout début d'un réaménagement politique de la représentation de la masculinité. Nous espérons que notre effort pour comprendre l'effet des violences de genre participera

aussi à ouvrir pour les hommes que nous recevons la possibilité de se penser comme minoritaires, de le revendiquer et de tenir cette position subjective face aux autres, en contrepoint des mirages et des privilèges d'une masculinité dominante et dominatrice. ●

### ■ Bibliographie

- Ayouch, T. (2018). L'hybride, le psychique et le social : pour une psychanalyse mineure. *K. Revue trans-européenne de philosophie et arts* 1(2), 106-123. <https://revue-k.univ-lille.fr/data/images/Numero-1/9-Psychanalyse%20mineure%201.pdf>
- Branche, R., Delpla, I., Horne, J., Lagrou, P., Palmieri, D., & Virgili, F. (2009). Introduction : écrire l'histoire des viols en temps de guerre. Dans Branche, R. et Virgili, F. (dirs.). *Viols en temps de guerre* (pp. 7-24). Éditions Payot.
- Hamel, C., Debauche, A., Brown, E., Lebugle, A., Lejbowicz, T., Mazuy, M., & Dupuis, J. (2016). Viols et agressions sexuelles en France : premiers résultats de l'enquête Virage. *Population & Sociétés* 10(10), 1-4. <https://doi.org/10.3917/popsoc.538.0001>
- Fédida, P. (1995). *Le site de l'étranger*. PUF.
- Le Pape, M. (2013). Viol d'hommes, masculinités et conflits armés. *Cahiers d'études africaines* 209-210(1), 201-215. <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.17290>
- Le Poulichet, S. (2003). *Psychanalyse de l'informe. Dépersonnalisations, addictions, traumatismes*. Flammarion.
- Mookerjee, N. (2009). « Héroïnes de guerre » et hommes oubliés de la guerre de libération du Bangladesh. Dans Branche, R. et Virgili, F. (dirs.). *Viols en temps de guerre* (pp. 71-81). Éditions Payot.
- Petrucci, M., Veisse, A., Wolmark, L., Fessard, C., Weinich, L., & Rustico, J. (2019). Impact des violences de genre sur la santé des exilé(e)s. *Bulletin épidémiologique hebdomadaire* 17-18(2019), 327-333. [http://beh.santepubliquefrance.fr/beh/2019/17-18/pdf/2019\\_17-18.pdf](http://beh.santepubliquefrance.fr/beh/2019/17-18/pdf/2019_17-18.pdf)
- Roberge, P. (2011). Exploration du concept de traumatisme complexe. *Journal international de victimologie*, 9(2), pp. 354-363.
- Simonetti, I. (2016). Violence (et genre). Dans Rennes J. (dir.), *Encyclopédie critique du genre* (pp. 830-840). La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.renne.2016.01.0681>
- Sironi, F. (1999). *Bourreaux et victimes*. Odile Jacob.
- Viñar, M. & Viñar, M. (1989). *Exil et Torture*. Denoël.
- Wolmark, L. (2017). Figures et écarts de genre dans la clinique de l'exil. *La Santé en action* (441), 30-31. <https://www.santepubliquefrance.fr/content/download/141913/2119736>
- Zaltzman, N. (2006). *Homo sacer : l'homme tuable*. Dans Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (pp. 5-24). PUF. <https://www.cairn.info/la-resistance-de-l-humain-9782130498353-page-5.htm>

### ■ Résumé

#### **Géopolitique de l'informe. Hommes exilés victimes de violences liées au genre et traumas complexes**

Cet article, écrit à deux voix, se fonde sur notre expérience en tant que thérapeutes d'hommes exilés reçus au Comede (Comité pour la santé des exilés) ayant vécu des violences liées au genre en détention. Nous nous interrogeons sur les formes particulières de l'impact psychique de ces violences chez les hommes qui en sont victimes, particulièrement sur les traumas complexes, à partir de deux axes principaux. D'une part, du côté des sciences sociales, nous nous appuyons sur des théorisations du viol comme expression de la domination hétéro-patriarcale. D'autre part, du côté de la psychanalyse, nous mettons en avant la notion d'« informe » comme formation psychique inconsciente liée aux expériences traumatiques extrêmes. En dernier lieu, nous poursuivons le dialogue entre les disciplines pour penser le travail thérapeutique comme lieu de rencontre entre clinique et politique.

**Mots-clés :** *exilé, identité de genre, agression sexuelle, traumatisme psychique, violence, psychanalyse, psychothérapie, sciences humaines.*

### ■ Abstract

#### **The geopolitics of the “formless”. Men in exile subjected to gender-related violence and complex trauma**

This article, combining two distinct viewpoints, draws on our experiences as therapists working with men in exile who have experienced violence linked to gender in detention centres, seen in the setting of COMEDE (*Comité pour la santé des exilés*). We explore the particular psychological impact of this violence on the men subjected to it, and in particular complex trauma, in two main approaches. On the one hand, calling on the social sciences, we integrate theories of rape as the expression of hetero-patriarchal domination. On the other, calling on psychoanalysis, we focus on the notion of the “shapeless” or “formless”, as an unconscious psychic formation linked to extreme traumatic experiences. Finally, we pursue the dialogue between these two disciplines in order to envisage the therapeutic process as a place of encounter between the clinical and the political.

**Key words:** *exile, men, gender identity, sexual assault, psychic trauma, violence, psychoanalysis, psychotherapy, human sciences.*

### ■ Resumen

#### **Geopolítica de lo “sin forma”. Hombres exiliados víctimas de violencia de género y traumas complejos**

Este artículo, escrito a dos manos, se basa en nuestra experiencia como terapeutas de hombres exiliados acogidos en la Comede (Comité por la Salud de los Exiliados) que han experimentado violencia de género en detención. Nos preguntamos sobre las formas particulares del impacto psíquico sobre las víctimas de esta violencia, particularmente sobre los traumas complejos, desde dos ejes principales. Por un lado, desde las ciencias sociales, nos apoyamos en teorizaciones de la violación como expresión de la dominación heteropatriarcal. Por otro lado, del lado del psicoanálisis, planteamos la noción de “sin forma” como una formación psíquica inconsciente ligada a experiencias traumáticas extremas. Finalmente, continuamos el diálogo entre las disciplinas para pensar el trabajo terapéutico como un lugar de encuentro entre lo clínico y lo político.

**Palabras clave:** *exilio, hombre, identidad de género, agresión sexual, trauma psíquico, violencia, psicoanálisis, psicoterapia, ciencias humanas.*